

Avertissement

Ces textes constituent un ensemble animé d'un même état d'esprit : propos d'admiration, de remerciements, à l'égard de personnages qui ont nourri ma vie, mon amour de l'art et des livres. Et qui continuent de le faire.

Célébrer, critiquer et admirer relèvent d'un exercice du regard et de la pensée. Je n'ai pas cessé de prendre le temps de voir. L'angle de vue a changé, il s'est déplacé, je ne sens plus les choses, les œuvres et ceux qui les font de la même manière. Je me situe imaginativement à leur côté. Je les accompagne. Qu'ils soient morts ou encore près de nous, j'essaie de dessiner la trace que laisse leur présence dans ma mémoire. J'aime par-dessus tout entrer dans la « maison vie » par d'autres fenêtres et d'autres portes, plus dérobées, tenter de percer le mystère de l'amitié, de l'art aussi.

S'agit-il de portraits ? De souvenirs ? Des deux ? Qu'importe. Brouillons pour certains depuis toujours, par à-coups, sans plan préalable, perdus et retrouvés, enfin rangés et mis au net, ou presque, ces textes évoquent des êtres attachants ou pas, guillerets ou atrabilaires, discrets ou hauts en couleur.

Par quelle bizarre, obscure alchimie se sont-ils transformés en personnages ? Et pourquoi les ai-je retenus, alors que des femmes, d'autres hommes ont joué dans ma vie un rôle aussi considérable que le leur ? Volonté irrépessible d'être sur la photo, avec des stars ? Hélas, l'éclat de la renommée de Bernard Sobelman, d'André Serval, de Joaquim Vital, pour ne citer qu'eux, n'aveugle pas les foules.

Leur seul dénominateur commun est de m'avoir un peu, beaucoup, à la folie, aidé à aimer la vie et l'art. Il ne m'a pas paru illogique de les réunir dans un livre.

Ils interviennent dans l'ordre où ils sont apparus dans mon existence, mais cet « adieu » n'est pas une autobiographie, ou alors très parcellaire.

Des amis de longue date en sont absents – sauf lorsque leur route a traversé celle des hommes et des femmes ici présentés –, et la fréquentation du monde des affaires, des lettres et de l'art n'a pas monopolisé mes nuits et mes jours : plaisirs, joies, rages et tourments, j'en ai vécu, avec une égale intensité, ailleurs.

J'ai trié, c'est vrai – ou plutôt, je savais ce que je n'écrirais pas. Je savais, n'ayant aucun goût pour l'ex-

hibition, que je n'exhiberais personne, ni ceux ni celles que j'ai connus, rencontrés ou côtoyés. Ni moi-même. Décoller des masques, oui, à l'occasion. Rapporter de trop confiantes confidences, non et jamais.

L'amitié m'a passionné, j'ai aimé la scène, le cinéma, les fêtes ; des paysages m'ont ému, des villes, des lieux, des maisons m'ont séduit ; des maîtres, des amis, des proches m'ont rassuré. Et les œuvres qui ont balisé mon chemin n'ont pas toujours été celles de mes contemporains. Risquerai-je une confiance ? Je préfère Piero Della Francesca à Jeff Koons, Michel-Ange à Damien Hirst, Saint-Simon à Michel Houellebecq.

Ces personnages, dont je tente d'aviver l'image, la plupart pariaient sur la chance supplémentaire de durer que l'œuvre ou la chose imprimée peuvent procurer, misant, de cette façon-là *aussi*, sur l'improbable postérité. J'espère ne pas les trahir.

Les Waldberg

Michel Waldberg était mon condisciple à Janson-de-Sailly en classe de philo. Il m'aimait beaucoup et, sans être homosexuel, il me comblait de cadeaux, me faisait découvrir des auteurs et surtout me proposa très tôt de rencontrer ses grandes personnes, son père d'abord, sa mère et leurs proches.

Je n'avais pas pour lui les mêmes sentiments. Comme souvent, l'environnement, la culture, l'originalité pallient l'affection, voire l'amour.

Une des premières visites proposée par Michel fut l'atelier à la campagne de Joan Mitchell. Debout sur la terrasse de la grande villa, à Vétheuil, nous scrutions, avec un soupçon de mélancolie, la boucle de la Seine qui, un siècle plus tôt, avait séduit un certain Claude Monet, dont la maison, au bord de la route, résistait vaille que vaille au poids des années.

Présenté à Joan Mitchell en 1955, l'année du bac, et devenu un habitué de l'atelier parisien de la rue Frémicourt qu'elle partageait avec Jean-Paul Riopelle, Michel Waldberg était resté en bons termes avec les deux peintres, quand leur couple chaotique avait éclaté. Les amis de Michel, ses grands amis, étaient pour la plupart des artistes.

Patrick et Michel Waldberg étaient en froid. « Me provoquer, ça le stimule », se plaignait le père, et le fils, devenu mon ami, m'a répété ces mots. Le christianisme, Gurdjieff, le zen – voies explorées par Michel, « juste par esprit de contradiction », selon Patrick – n'étaient pas au goût paternel ; d'ailleurs, aucune voie ne l'aurait été. Le regard que « l'enfant de la défaite » (Michel était né en 1940) portait sur sa cour et sur ses marottes irritait l'aventurier sédentarisé. Mais, s'ils se sont beaucoup querellés, ces deux-là se sont aussi beaucoup aimés. Pour s'en convaincre, il suffit de lire *La Boîte verte*, roman que Michel a écrit, vingt ans plus tard, sur son père – lequel n'a jamais permis que des tiers critiquent son fils.

Les admirations de Patrick étaient plus riches que ses haines, et deux d'entre elles, pour André Breton et Georges Bataille, ont été décisives. Ami de Claude Lévi-Strauss, Pierre Klossowski, Samuel Beckett et de ceux qui avaient survécu aux années difficiles : Max Ernst, André Masson, Joan Miró, Wifredo Lam, Jacques Hérold, il n'émettait de réserves que sur les

itinéraires de Michel Leiris et de Roberto Matta, « engagés en des combats grotesques ». Et sa fidélité aux morts – Marcel Duchamp, Yves Tanguy, Alberto Giacometti, Óscar Domínguez, Marcel Duhamel, Pierre Dac, Maurice Chevalier – n'avait d'égale que sa bienveillance à l'égard des jeunes gens en quête de vérités. Grâce à Michel, nous en avons largement profité.

Il habitait avec sa mère 11, rue Larrey à Maubert, près de la mosquée, l'appartement que Marcel Duchamp leur avait laissé lorsqu'il partit pour les États-Unis. Dans d'autres livres, j'ai décrit les fêtes organisées en toute simplicité et amitié dans cet appartement, au sixième étage sans ascenseur, par Isabelle Waldberg. Elle était sculptrice et, évidemment, j'eus très vite l'envie de découvrir ses œuvres. L'atelier du 44, rue d'Orsel était spartiate (pas de chauffage, pas d'eau chaude, toilettes rudimentaires), et sa propriétaire m'y reçut pour la première fois avec un enthousiasme très mesuré : elle savait, par son fils et par Robert Lebel, avec qui je n'ai jamais eu d'affinités, électives ou pas, combien j'étais proche de son ex-mari, et elle mesurait la capacité de nuisance de Patrick.

Des plâtres, par terre ou sur des tables, encombraient la pièce où Isabelle travaillait. Jusque-là, je n'avais vu ses sculptures qu'en reproduction, j'ai été ébloui ; il y en avait de très belles.

« Épatants vos plâtres !
– Vous les aimez ?

– Oh oui. Pourquoi n’y a-t-il pas plus de bronzes ?
– Parce que les fontes coûtent de l’argent. Je ne suis pas millionnaire. »

Tablier gris et cigarette aux lèvres, avec ses beaux yeux liquides et sa moue dédaigneuse, elle jaugeait ses interlocuteurs – moi, en l’occurrence – avec ironie et détachement.

La seconde moitié du xx^e siècle aura été – des historiens sagaces, des conservateurs de musée clairvoyants s’en féliciteront d’ici quarante ou cinquante ans – une période faste de la sculpture en France. Giacometti, Calder, Richier, Étienne Martin, César, Mason, Soto et les quelques autres, surréalistes, abstraits, nouveaux réalistes ou cinétiques qui, comme Isabelle Waldberg, se sont acharnés, leur vie durant, à braver les hargneux, les grincheux et les revêches, ont renouvelé en profondeur cette discipline.

Artiste figuratif, non figuratif ? Vieille querelle, débat oiseux qu’Isabelle a tranché, souveraine, en chacune de ses sculptures. Et ses splendides *Palais*, d’un lyrisme puissant et contenu, ses *Habitations*, ses *Portraits*, ses *Autoportraits*, son *Homme aux livres* ont apporté des réponses inédites à la question fondamentale de l’ouverture et de l’enfermement.

Le constat de Marcel Duchamp, « Isabelle sculpte, ausculte, s’occulte et exulte », lui allait comme un gant.

Les Waldberg inaugurent les chapitres de ce livre et c'est justice. Ils ont été ceux qui, à dix-sept ans, m'ont fait comprendre et aimer l'art, les artistes et ce monde dont je fais probablement partie maintenant.